Document généré le 24 avr. 2024 20:10

Laval théologique et philosophique

NGUYEN, Vinh-De, *Le problème de l'homme chez Jean-Jacques Rousseau*

Philip Knee

Volume 48, numéro 2, juin 1992

La violence

URI : https://id.erudit.org/iderudit/400705ar
DOI : https://doi.org/10.7202/400705ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)
1703-8804 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Knee, P. (1992). Compte rendu de [NGUYEN, Vinh-De, *Le problème de l'homme chez Jean-Jacques Rousseau*]. *Laval théologique et philosophique*, *48*(2), 304–305. https://doi.org/10.7202/400705ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ascendante et transcendante défendue dans la première perspective.

On conçoit tout de suite les conflits que pourra faire naître sur les plans aussi bien éthique, métaphysique et théologique, la concurrence de ces deux approches.

On ne peut ici entrer dans le détail de l'argumentation des différentes contributions, qui abordent de nombreux autres thèmes de la pensée médiévale, mais on aura au moins un indice de leur intérêt en considérant les noms de leurs auteurs: J.A. Aertsen, J.J.E. Gracia, M.D. Jordan, N. Kretzmann, S. Mac Donald, W.E. Mann, R. McInerny, Th.V. Morris et E. Stump.

Jean-Marc NARBONNE
Université Laval

NGUYEN Vinh-De, **Le problème de l'homme chez Jean-Jacques Rousseau**, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1991, 253 pages.

Les lecteurs de Rousseau qui se heurtent depuis des années aux paradoxes, voire aux contradictions de son œuvre, savent que l'auteur lui-même affirme pourtant clairement que cette œuvre forme un tout, ou du moins qu'il en est ainsi de l'ensemble composé des deux *Discours*, de l'*Émile* et du *Contrat social*. Cet ouvrage de Nguyen prend Rousseau au mot, puisqu'il propose une lecture patiente et minutieuse de ces quatre textes afin de restituer la cohérence de la démarche rousseauiste, et cela en choisissant un thème unificateur très général et englobant: le problème de l'homme.

Dans cette perspective, il faut souligner la simplicité du plan adopté, qui néglige la chronologie au profit de l'unité théorique. Après une rapide mise en place des deux «principes fondamentaux» qui structurent l'anthropologie rousseauiste, la bonté naturelle et la liberté, Nguyen procède en partant de l'homme naturel du *Discours sur l'inégalité*; il étudie ensuite la nature de l'homme dans l'*Émile* et dans la *Profession de foi du vicaire savoyard*, puis le problème de la dénaturation de l'homme dans les textes les plus critiques (le *Discours sur les sciences et les arts*, la *Lettre à d'Alembert*, la Préface à *Narcisse*, et bien sûr la seconde partie du *Discours sur l'inégalité*), et enfin il aborde la réponse politique de Rousseau à cette dénaturation dans le *Contrat social*. On peut certes regretter l'absence de toute reprise de la *Nouvelle Héloïse*, qui est sans conteste, avec l'*Émile*, l'œuvre où les idées philosophiques de Rousseau se déploient avec le plus d'ampleur, même s'il s'agit d'un roman. Nguyen se contente de quelques références, très courantes d'ailleurs, aux lettres de Saint-Preux sur la vie déréglée des Parisiens, et il ne s'explique pas sur cette option de lecture. Cela dit, ce choix n'enlève rien à la qualité de son analyse des autres textes, en particulier ses deux chapitres centraux sur l'*Émile*, dont nous avons apprécié les qualités de synthèse et de concision.

Un grand nombre de thèmes «classiques» du rousseauisme sont abordés et donnent lieu à des interprétations fermes et claires: par exemple, le thème de l'état de nature, où sont passées en revue les diverses approches (historique, mythique, méthodologique, etc.) qui en ont été proposées; le problème du sens précis de la perfectibilité et de la pitié dans le *Discours*, deux idées qui sont reprises mais non sans modification dans l'*Émile*; le thème du rapport entre le principe de la bonté naturelle et le projet éducatif, ou entre l'homme sauvage du *Discours* et le «sauvage fait pour habiter les villes» qu'est Émile; ou encore la question épineuse de l'origine du langage, sur laquelle M. Nguyen fait preuve, avec raison, d'une grande prudence et qu'il ne craint pas, comme Rousseau finalement, de laisser en suspens.

Le livre fait un usage considérable des commentateurs de Rousseau, en particulier pour introduire ces différents thèmes, car en bon universitaire Nguyen aime faire le point sur les interprétations qui l'ont précédé avant de proposer la sienne. Cette pratique confère une certaine lourdeur à l'entreprise, mais au bout du compte elle ne nous a pas semblé excessive, et le plus souvent Nguyen prend soin de privilégier les meilleurs exégètes, comme Gouhier et Goldschmidt, ou les plus importants lorsqu'il s'agit de signaler un désaccord, comme Masson. De plus, Nguyen n'hésite pas à utiliser toutes les ressources disponibles pour décortiquer le texte rousseauiste, comme les travaux de M. Launay sur le vocabulaire de Rousseau, la Correspondance complète éditée par R. A. Leigh, et les petits textes inédits publiés par C. Pichois et R. Pintard en 1972.

Sur le fond, il faut admettre que rien d'original n'est avancé dans l'ouvrage. Nguyen ne se risque à aucun éclairage particulier à travers l'histoire de la pensée, s'en tenant aux écrivains auxquels Rousseau se réfère directement lui-même. Sa pensée n'est donc ni actualisée ni problématisée, et nous dirions même que toutes les occasions d'amorcer une discussion des thèses en présence sont soigneusement évitées.

Par exemple, quand Nguyen caractérise la méthode de l'*Émile* comme une éducation *pour* et *par la liberté*, tout lecteur du texte sait bien qu'il y a là problème, car cette éducation dite «négative» et menée par la liberté de l'enfant, s'appuie en fait sur des procédés «positifs» de ruse, de dissimulation et de manipulation de l'esprit de l'élève par son précepteur. Ceci n'invalide pas l'approche qu'en fait Nguyen, mais de toute évidence il y avait là un enjeu qu'il a choisi, comme dans bien d'autres cas, d'écarter de son commentaire. La lecture restant donc rigoureusement interne, l'ouvrage de Nguyen a le plus souvent l'allure académique d'une thèse — et le livre est d'ailleurs tiré de sa thèse de doctorat présentée à l'université d'Ottawa. Mais en contrepartie de ce ton un peu terne, le lecteur reçoit tous les avantages que procure un travail de ce genre quand il est bien réalisé: une interprétation solide manifestant d'un bout à l'autre une parfaite connaissance des textes et de la littérature secondaire, une multiplicité de références riches et précises, une excellente bibliographie. Nguyen nous offre donc un précieux instrument de travail, servi par une écriture sans relief certes, mais d'une limpidité exemplaire.

Philip KNEE
Université Laval

Franz ROSENZWEIG, **Hegel et l'État.** Avant-propos de Paul-Laurent Assoun, traduction et présentation par Gérard Bensussan. Coll. «Philosophie d'aujourd'hui». Paris, Presses Universitaires de France, 1991, 327 pages.

Il est heureux que l'ouvrage désormais classique de Franz Rosenzweig, *Hegel und der Staat*, soit maintenant accessible en français. La place importante qu'il tient parmi les grandes interprétations de la philosophie politique de Hegel et le rôle décisif qu'il a joué dans l'avènement des philosophies d'inspiration judaïque, celles de Buber et de Lévinas en particulier, justifie amplement cette traduction, par ailleurs rigoureuse et soignée.

Malgré la distance — le *Hegel* de Rosenzweig fut commencé en 1909 et publié en 1920, un an seulement avant *L'Étoile de la Rédemption*, sa contrepartie ou son complément —, cet ouvrage conserve toute son ambiguïté. Certes, Rosenzweig partage sans restriction le désir qu'avaient les jeunes Souabes, Hegel, Schelling et Hölderlin, en 1800, de doter l'Allemagne d'un «grand État» — son intérêt très vif et fécond pour la *Constitution de l'Empire* de Hegel en découle — et il est significatif qu'il reprenne avec ferveur en épigraphe de son livre le mot pourtant interrogatif de Hölderlin selon lequel l'acte pourrait peut-être «sortir de la pensée comme la foudre jaillit des nuées». Il se réjouit vivement que le jeune Hegel tente de préciser le concept d'État. Mais la théorie conduit-elle à la pratique? L'Empire allemand aboli en 1806 allait de fait, à l'initiative de Bismarck, renaître en 1871. De la *Philosophie du droit* de Hegel à l'avènement de l'Empire y a-t-il vraiment continuité? L'acte de fondation est-il sorti de la théorie de Hegel comme la foudre surgit des nuées? Dans sa conclusion, Rosenzweig en doute: «Pourtant, l'État créé par Bismarck ne fut pas simplement plus que l'État pensé par Hegel, pas davantage qu'il n'en a été le simple accomplissement. Par son fondement national, le nouvel Empire avait quelque chose d'étranger ou à tout le moins de non nécessaire à l'idéal étatique hégélien, lequel, apaisé, avait fini par entrer dans le port de l'État particulariste prussien» (p. 431). Rompant avec le projet initial d'édifier une «nation», Hegel, se réfugiant «dans la chambre forte de son temps», c'est-à-dire se limitant à la notion de volonté libre, s'était en effet contenté de déduire l'État du Moi en quête d'épanouissement ou de satisfaction, et il n'était pas parvenu à accorder à la nation «son droit propre et absolu» (p. 432). L'Empire bismarckien allait toutefois retenir de l'idée hégélienne de l'État son caractère «dur et limité», c'est-à-dire son aspect de puissance ou d'individualité «voulante» engagée dans l'histoire et soucieuse d'y faire prévaloir ses propres objectifs. C'est à ce point de vue que la création de l'Empire, en 1871, se serait produite à partir de la pensée de Hegel «comme la foudre jaillit des nuées». Pour détourner l'Empire du modèle hégélien et l'ouvrir «à l'air libre du monde», Rosenzweig entreprit donc en 1909 sa thèse doctorale sur l'idée hégélienne de l'État: «Dans son devenir au travers de la vie de celui qui l'avait pensée, cette idée devait en quelque sorte se fracasser elle-même sous les yeux du lecteur, afin que s'ouvre ainsi la perspective d'un avenir allemand plus vaste, à l'intérieur comme à l'extérieur» (p. 10). Hegel est donc, selon Rosenzweig, le théoricien de l'État-puissance qui menaçait l'Allemagne en sacrifiant la nation, même si sa pensée «n'a pas conduit l'évolution du siècle en son entier», même si elle n'a fait plutôt «qu'en inaugurer le cours», et si les idées du Hegel politique «restent en deçà des actions du siècle de Bismarck» (p. 428).

Bien qu'il soit un monument d'érudition et constitue encore aujourd'hui, à bien des égards, un précieux instrument de travail, l'ouvrage de Rosenzweig sur Hegel porte les cicatrices du temps. Nous ne